

—Des années s'écoulèrent, reprit Stevens, et déjà ce souvenir commençait à se perdre dans les brumes du lointain, lorsqu'un événement singulier le réveilla tout à coup. C'était l'hiver dernier, vers les approches du jour de l'an, à Paris. Mon bateau emprisonné depuis quelques jours par les glaces, venait d'être délivré par la débâcle. Nous devions repartir le lendemain. J'avais conduit Thérèse au spectacle et, rentrés depuis quelques minutes seulement, nous soupions dans la cabine. Il était environ minuit.

—Ah ! ah ! fit l'adjoind tout en se versant un second verre de bière.

—La nuit était sombre, poursuivit André, le silence profond. Soudain, des cris se font entendre, puis des coups de feu, le bruit d'une lutte. Je soulève le capot, je regarde. A quelques pas dans les ténèbres, des formes vagues, qui disparaissent presque aussitôt. Plus près, sur le bord du canal, une femme accourait avec des gestes d'effroi. Un cordage se rencontre sous son pied, elle tombe. Je venais de saisir un fallot, je me précipite vers elle. Jugez de ma stupéfaction, c'était Marie !

—Bah !

—Marie pâle, blessée, évanouie. Déjà Thérèse m'avait rejoint. A nous deux nous nous empressons de transporter la pauvre femme dans la cabine. Elle rouvre les yeux, elle murmure : "Ils veulent me tuer, ce sont des assassins !... sauvez-moi !" Au même instant, une voix me hèle au dehors. Thérèse jette une main sur les lèvres de Marie, en la suppliant de se taire. Je me montre sur le pont ; j'aperçois deux hommes qui me demandent si je n'ai pas vu une femme s'enfuyant, une folle !

—Une folle ?...

—Attendez. L'un de ces deux questionneurs était ivre, l'autre ne valait guère mieux. Deux rôdeurs de nuit, deux assassins peut-être ? Je leur répondis en conséquence, et refermai la porte, mais pour me mettre à l'affût derrière le rideau de la fenêtre. L'un des deux inconnus marqua d'une croix la borne à laquelle était retenue mon amarre. Puis ils s'éloignèrent. De plus en plus convaincu que c'étaient deux malfaiteurs, je réveillai promptement mon mousse et mon matelot. Je leur donnai l'ordre de tout préparer pour le départ et, dans le but de faire perdre ma trace, je multipliai la marque en question sur toutes les bornes des alentours. Déjà le bateau remontait vers l'écluse, dont le gardien m'était connu. Non-seulement il consentit à me l'ouvrir immédiatement, mais encore il me promit le secret. Plusieurs bateaux à peu près semblables au mien se trouvaient dans le bassin supérieur. Presque certain d'avoir dépiqué les ennemis de Marie, je revins alors vers elle. Thérèse avait lavé le sang qui souillait son visage, et venait de la coucher dans son propre lit. En la déshabillant, l'appareil d'une blessure avait frappé ses regards.

—Une blessure récente ?

—Non, presque cicatrisée, mais terrible, entre les deux épaules, au-dessus du cœur, dont la guérison semblait un miracle. A son évanouissement, à peine interrompu par quelques paroles incohérentes, un lourd sommeil, une sorte de fiévreux cauchemar avait succédé. Par intervalle des cris d'effroi s'échappaient encore de ses lèvres, tout son corps frissonnait. Ses grands yeux s'ouvraient tout à coup et, dans leur éclat furtif, il y avait quelque chose d'étrange. Je me ressouvins de ce mot prononcé par les deux inconnus : "Folle !" et je fis part de mes soupçons à Thérèse. "Pauvre femme ! murmura-t-elle." Et s'agenouillant, elle se mit à prier. Le jour commençait à poindre, je remontai sur le pont. Nous franchîmes la seconde écluse, le bassin de la Villette. Partout, je payais double. Bientôt, le *Jean-et-Marie* s'engagea dans le canal de l'Ourcq, et rapidement, je vous le jure. J'examinai avec attention les deux rives, afin de m'assurer que personne ne nous épiait, que personne ne nous avait suivis. Je ne tardai pas à en acquérir la conviction. Marie était sauvée ! Mais que signifiait cette rencontre nocturne, cette poursuite, cette blessure, et surtout cette question qui me revenait à l'esprit ? que

pourrait-elle me répondre à son réveil, avait-elle encore sa raison !

—Eh bien !

—Vers midi, Thérèse enfin se montra. D'un regard je l'interrogeai, d'un regard elle me répondit. Notre pressentiment ne nous avait pas trompé ; c'était une pauvre insensée que nous avions recueillie... c'était, pour ainsi dire, un quatrième enfant qui nous était envoyé par Dieu !

—Mais, observa Van Hensmans, quel est le caractère de cette folie ?

—Une folie douce, affectueuse, souriante, et que, souvent même, on aurait peine à soupçonner. Je vous le dit, continua maître André, pour beaucoup de choses, Marie semble jouir de toute sa raison. Ce n'est que lorsque sa mémoire se reporte vers le passé que son esprit se trouble, divague, et se perd en des égarements où ni Thérèse ni moi, nous ne pouvons plus la suivre. Voilà près d'une année qu'elle habite avec nous, nous n'en savons pas plus que le premier jour ; nous en sommes encore à nous demander quels sont les événements qui ont pu la réduire en cet état. En arrivant à Dunkerque, je consultai des médecins ; ils en attribuèrent la cause à cette blessure dont je vous ai parlé, Van Hensmans, et qui, durant la route, s'était ouverte. Une longue maladie en résulta, une sorte de fièvre cérébrale. Dans son délire, elle était en proie à de violentes terreurs ; elle se voyait menacée, poursuivie par des ennemis impitoyables ; sans cesse elle prononçait deux noms : "Henri, Gaëtan," celui-ci avec colère, celui-là avec amour. Vers le milieu du printemps, à la fin de sa convalescence, nous voulûmes l'interroger ; elle chercha vainement à dissiper les ténèbres qui voilent ses souvenirs. Tout ce qu'elle y retrouve, c'est un visage recouvert d'un masque, une main armée d'un poignard. Puis cette idée fixe : "Il faut que je lui fasse rendre sa fortune !"

—Ah ! fit l'adjoind, voilà cependant un indice.

—Bien vague. Un simple nom de baptême. Et cependant elle le prononce bien souvent, alors surtout qu'elle se croit seule et qu'elle rêve tout éveillée. Quant à l'autre, celui qui ne lui échappait que dans son délire, Gaëtan, je connais du moins la demeure de celui qui le porte.

—Comment cela ?

—A mon dernier voyage, j'avais emmené Marie. Jusqu'alors elle était restée à Dunkerque, dans cette maison, avec les vieux, avec Thérèse et les enfants. D'une part, cette séparation me pesait, — nous autres marins d'eau douce, nous avons l'habitude de naviguer en famille, — de l'autre, Marie désirait ardemment revoir Paris. Je cédaï enfin à ses prières, mais surtout peut-être par égoïsme. A mesure que nous avançons, le jour semblait se faire dans son esprit. Elle était de plus en plus impatiente d'arriver, ses grands yeux se fixaient incessamment vers l'horizon. "J'ai un devoir à remplir, disait-elle, je le remplirai." Quand nous voulions lui demander quel était ce devoir, elle se taisait tout à coup. Mais on pouvait lire sur son visage une résolution fermement arrêtée. Je commençai à soupçonner qu'elle me cachait quelque chose ; Thérèse ne fut pas de cet avis. Chez les monomanes, il y a souvent d'impénétrables mystères, et c'est tout au plus s'ils peuvent s'en rendre compte eux-mêmes. Le médecin m'en avait averti. A peine le bateau se fut-il arrêté dans le canal Saint-Martin, qu'elle voulut s'élançer sur le quai. Je dus presque employer la force pour la retenir. "Il faut que j'aïlle dans Paris, me disait-elle. — Pourquoi ? — Pour y retrouver quelqu'un, quelque chose. — Quelle chose ? quelle personne ? — Je ne sais plus." Et c'était vrai, parrain ; le fil de ses souvenirs s'était déjà rompu. Elle travaillait à le renouer, mais vainement. Quelques jours passèrent, durant lesquels, immobile, muette et comme se concentrant en elle-même, elle parut tourmenter son cerveau endolori. Thérèse et moi, nous ne la perdions pas de vue, dans la crainte qu'elle n'échappât à notre surveillance. Elle n'y songeait même pas. Un soir, c'était la veille de notre départ, nous la vîmes se redresser spontanément avec ce cri : "Je me souviens... j'ai trouvé !"